Document généré le 6 mai 2024 05:25

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Rien ne se perd

Judith Cowan

Volume 40, numéro 5 (239), octobre 1998

De l'argent

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32060ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Cowan, J. (1998). Rien ne se perd. *Liberté*, *40*(5), 52–67.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JUDITH COWAN

RIEN NE SE PERD*

En bas de la colline, quelqu'un martelait quelque chose, et les coups résonnaient au soleil frisquet, doublés par l'accompagnement brillant et syncopé de leur écho. La plupart des vacanciers étant partis en fermant leur maison, il y avait, dans ce clair samedi, comme un vide propice à la résonance. Les feuilles encore vertes avaient perdu leur plénitude estivale et commenceraient bientôt à passer. La lumière arrivait au travers, avec quelques reflets du lac Vert, plutôt bleu maintenant, un peu assombri par l'automne. Par bouffées légères, la lumière des vaguelettes étincelait dans les interstices quand les feuilles soulevées tournaient. D'un coup, tous les mouvements subtils de l'air avaient pris du piquant, et en l'absence de bateaux à moteur, de cris d'enfants ou de claquements de portes, un petit vent tranquille portait le bruit du marteau jusqu'à la maison, en haut de la colline, et le long du couloir jusqu'à l'arrière, dans la cuisine où Lisette préparait des sandwiches à la viande fumée.

Coupant la viande en tranches minces qui suffiraient pour quatre, elle entendait le marteau solitaire, contre-

* Cette nouvelle a paru en anglais, sous le titre *Waste Not Want Not*, dans *The Antigonish Review*, n° 111 (automne 1997), puis dans *More Than Life Itself*, de Judith Cowan, Ottawa, Oberon Press, 1997, p. 72-86.

point au silence automnal. À présent, tous les bruits portaient. Elle s'arrêta pour avaler une gorgée de gin et reconnut les pas de son mari qui montait l'escalier de bois de la galerie. C'était la démarche de Garth, et le lourd piétinement derrière lui, probablement celui de Will, son beau-frère. Ce qui voulait dire que Brenda, la sœur de Garth, devait suivre en semant sans bruit sa cendre de cigarette. Tout le monde était là. Les histoires de Garth atteignirent bientôt la cuisine par bribes.

— *Jesus*, disait-il, vous auriez dû voir ce gars... des poings comme des marteaux-pilons...

Toujours les mêmes histoires de gloriole, sans réplique pour l'instant. Si Will avait grogné quelque chose, sa voix n'avait pas porté si loin. Là-bas, le martèlement continuait comme une phrase épelée avec soin. Garth était toujours dans son histoire.

— ...parce qu'il fallait qu'ils sillonnent le port à la nage, à la recherche des mines, il fallait qu'ils les repèrent avec leurs *pieds nus*, voyez-vous, parce que le poids d'un corps d'homme ne suffisait pas pour déclencher l'engin. *My God*, vous vous imaginez en train de faire ça? Et c'était un type grand, très grand... un type des commandos, un tueur entraîné, un vrai... Il pouvait tuer un homme avec un mouchoir, avec un stylo à bille...

Garth avait eu douze ans ou à peu près à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Son père y avait trouvé une mort presque anonyme, sans laisser à son fils d'histoires héroïques. C'était peut-être pour ça, ou parce qu'il n'avait jamais combattu, que Garth avait fait siennes ces légendes éculées. Lisette siffla une nouvelle lampée de gin. Elle était au courant de tous les exploits militaires du beau-père et de la date exacte où il avait disparu au-dessus de la France. Elle savait tout des privations de l'enfance de Garth pendant et après la guerre, et de son adolescence sans père. Il n'avait même pas eu de grand-frère, seulement une sœur aînée, Brenda. Avait-elle

partagé le besoin d'une figure paternelle plus grande que nature? Elle avait épousé Will, et Will était une gigantesque pièce d'homme dont Lisette avait maintenant sa claque et qui la rendait malade. Ras le bol, se disait-elle en tranchant la viande. Pas si tannée de lui que Brenda, malgré tout. Lisette se servit une tranche de viande sur la planche à découper. À tout moment, sa belle-sœur pouvait décider de lui tenir compagnie à la cuisine.

Lisette était née et avait grandi à Deschaillons, pas loin de Québec. Elle se rappelait avoir cru, avant son mariage avec Garth, que les Anglais, d'une manière ou d'une autre, au plan culturel, social, ou même peut-être intellectuel, jouissaient d'une mystérieuse supériorité. Maintenant, elle les connaissait mieux. Les spécimens anglo-celtiques qu'elle côtoyait avaient dissipé ses illusions. Comme bien d'autres Québécois d'origine française, irlandaise, écossaise, portugaise ou autre, Garth, Brenda et Will avaient été élevés à la dure, à l'étage, dans des logements des quartiers ouvriers de Montréal. Ils ne tarissaient pas d'étonnement et de satisfaction à l'idée qu'ils étaient passés de leur basse extraction à des maisons de campagne munies de foyers et de galeries garnies de moustiquaires. Lisette, elle, s'étonnait de voir à quel point rien n'avait changé. Pour Garth et pour Will, la vie de seigneur campagnard consistait à jouer aux cartes toute la journée dans la galerie, à manger infailliblement à midi et à six heures, et à fumer en buvant tout le temps. L'hiver, ils émigraient vers la cuisine pour se rapprocher des sources d'approvisionnement et s'installaient là où ils pourraient ouvrir le frigo sans se lever, ou presque. Bien que Brenda et Will aient acheté un condo à Louiseville pour être plus près de la famille de leur fils, ils se pointaient tous les week-ends. Et ils s'asseyaient.

La corvée de leur fournir alcool et nourriture relevait de Lisette, qui lâcha son couteau et avala une gorgée de son gin avec plus d'esprit critique. En fondant, les glaçons

l'avaient dilué, et elle en ajouta plutôt généreusement, mais en se disant: attention à ne pas trébucher avec les sandwiches.

— Lisette...!

Cette fois, ébranlant la charpente, c'était à elle que s'adressait la voix tonitruante de Garth. Les mois d'été, la maison était à peine plus qu'un lieu de passage et une chambre de résonance. Elle se disait qu'il aurait fallu un tapis dans la salle à manger.

— ...apporte-moi une autre bière, veux-tu?

Lisette attrapa le plateau de sandwiches et une lourde provision de Black Label. Elle était la seule à boire du gin. En sandales, clopin-clopant, elle traversa la salle à manger.

— ...et les ingénieurs allemands étaient fameux, vous savez, vraiment fameux, mais ils ne pouvaient pas s'imaginer *comment diable...*

Penché sur ses cartes, Garth avait oublié qu'il les serrait dans son poing. La partie n'avait pas vraiment décollé depuis qu'il filait ses sornettes. Pris par l'intrigue du conte, il malmenait sous lui un fauteuil d'osier que Lisette avait acheté aux enchères. Quand il le tira encore vers la table, le fauteuil fléchit et s'affaissa de quelques millimètres de plus. En face de lui, silencieux, Will fixait ses cartes. Quelque chose paraissait le contrarier, une insulte ou une injustice non digérée, et la mauvaise humeur faisait pâlir encore ses yeux bleu-gris. Peut-être qu'il en avait tout simplement assez. Assise sur une chaise longue au bout de la galerie, Brenda contemplait les arbres et le lac par la moustiquaire. Elle réussissait à donner une forte impression de retrait et même d'absence, comme si elle avait été sur le point de disparaître dans le chassé-croisé d'ombre et de lumière. Son immobilité soulignait le marteau lointain, dont les coups devenaient intermittents. Quelqu'un condamnait probablement des fenêtres pour l'hiver: les intervalles de silence devaient corres-

pondre aux discussions et aux ajustements. L'activité tirait à sa fin. Encore une semaine ou à peu près, et l'on n'entendrait plus que le bruit du bois qu'on fend.

— LIS... ette !

Levant les yeux, Garth s'était aperçu qu'elle était déjà debout à côté de lui avec le plateau. Il n'y avait pas de place où le poser sur la table couverte de cartes. Pour faire de l'espace, il en balaya quelques-unes en changeant sa cigarette de main. Puis il empoigna un sandwich et s'enfouit le visage dedans.

— Viens-t-en, Brenda, grogna-t-il en mâchant, viens en prendre, y en a des masses.

— Non, merci, répondit Brenda sans bouger, je n'ai pas faim.

Elle avait soixante ans, presque dix de plus que son frère. Longtemps auparavant, elle avait été une beauté très remarquée, avec ses yeux verts et une abondance de cheveux châtains frisés; maintenant, elle était maigre, elle avait l'air fatiguée. Elle tirait sur sa cigarette comme si fumer la protégeait d'un danger non identifié. Apparemment, elle s'était tenue à l'écart de la partie de cartes.

— *Pas* des masses, dit Lisette à Garth, c'est la fin. Tu as presque tout refilé aux gars de la Légion, hier soir.

Elle s'assit à la table, les jambes croisées, repoussant d'autres cartes. La sandale se balançait au bout de son pied levé. De sept ou huit ans plus jeune que Garth, elle avait encore de jolies jambes.

— Ah, dit Garth en tournant vaguement les yeux vers son beau-frère.

Il se reversa de la bière, eut un moment de distraction et retrouva le fil de son histoire.

— ...alors ils ont envoyé une patrouille de nuit au beau milieu de leurs propres mines, et ce McGregor, il s'appelait comme ça, et c'était un gros type vraiment impressionnant, le plus impressionnant qu'on ait jamais vu...

— Hé... dit Will en posant ses cartes d'un coup sec et en rejetant un peu les épaules en arrière.

Il était impressionnant aussi, lui, bien qu'il se fût un peu empâté et tassé; sa taille pouvait encore en imposer. Quand il remplissait un formulaire, il devait toujours se réclamer de six pieds quatre et de la totalité de ses cheveux bruns, même si, en réalité, il dépassait à peine six pieds, avait du ventre et quelques mèches empoussiérées. Il pesait à coup sûr dans les deux cent cinquante livres. Et s'il avait une voix étonnamment fluette pour son physique, elle convenait à sa petite bouche maussade et à l'air qu'il avait de chercher perpétuellement quelque chose à dénigrer. Il dominait le groupe de la galerie par l'impression qu'il donnait d'être sur le point d'exploser sous l'effet d'un grief indéterminé.

— ...je peux en avoir, moi aussi ?

Le plateau était à sa portée, mais Lisette décroisa les jambes, laissant tomber la sandale, et se leva à moitié pour poser devant lui, par-dessus la table, un sandwich sur une assiette. Il s'en empara et mordit dedans. Le calme s'établit tandis que les hommes mangeaient, que Lisette buvait et que Brenda fixait le lac. La lumière d'automne suraiguë rampait le long de la moustiquaire. Lisette laissa tomber la deuxième sandale pour ramener ses pieds sous elle. Elle posa son verre et prit à son tour un sandwich. Quand un insecte de fin d'été fit entendre son long bruit de vrille près d'un coin de la galerie, Will arrêta de mâcher. Il souffla profondément et, un bon moment, dodelina de la tête comme un bovin incommodé par une guêpe. Puis il se tourna vers sa femme.

— *Jesus Christ*, Bren, viens manger.

Brenda tourna lentement les yeux vers eux. De l'autre bout de la galerie, elle regardait le groupe. La lumière crue qui tombait fort d'un côté captait les cernes de ses yeux et les sillons profonds et tragiques qui découpaient ses joues.

— J'ai froid, dit-elle, on n'est plus en été, on gèle ici.

Sous ses yeux, les cernes étaient presque noirs. Elle tripotait son alliance.

— Alors, mets un chandail, dit Will.

— Je l'ai laissé à la Légion. Donne-moi les clés de la camionnette.

— Euh... non. Lisette, tu ne pourrais pas lui prêter un chandail?

Lisette posa son sandwich et disparut dans la maison. De la galerie, on entendit le bruit étouffé de ses pieds nus dans l'escalier et dans une chambre du haut. Elle redescendit avec un cardigan bleu qu'elle posa sur le dossier d'une chaise. Elle ne fit aucun mouvement vers Brenda.

— Ah, ta couleur préférée, je vois, dit Will. Le bleu séparatiste. Le bleu *péquiste*.

Lisette était si habituée à ce genre de propos qu'elle y fit à peine attention.

— Je dois être fédéraliste, dit-elle, ou bien je n'aurais jamais épousé un Anglais, non?

— Ouais, c'est sûr, mais je parie que t'as quand même voté pour le Parti québécois. Dis, Garth, Lizzie a annulé ton vote?

Garth prit un air préoccupé. Il empoigna un nouveau sandwich et s'absorba dans la contemplation du lac.

— C'est pas ça, la vie? dit-il. Des gens meurent de faim dans le monde entier, et nous, on est assis là, dans l'abondance. Ça donne à penser. *Jesus*, si vous aviez vu McGregor manger! Manger? *Christ*, je ne sais pas comment il arrivait à se nourrir...

Mais Will n'avait pas envie de laisser Garth se défiler. Il s'envoya une bonne gorgée de bière.

— Hé, je t'ai posé une question, Garth. Lisette a voté comment?

— Comment pourrais-je le savoir? dit Garth, s'adressant à la table et au sandwich qu'il avait en main.

— Tu ne sais même pas si j'ai voté, dit Lisette. Tu ne

m'as pas exactement donné quatre heures pour aller au bureau de scrutin, pas vrai ?

Will prit un nouveau sandwich et le maintint en suspens devant lui comme une évidence incriminante. Il avait l'air prêt à le jeter sur la table. Peut-être qu'il avait renoncé à manger quoi que ce soit de préparé par une sympathisante du séparatisme. Il cracha :

— Ouais, vas-y donc, Lisette. Dis-nous toi-même si tu as voté pour tes amis séparatistes.

Garth eut l'air troublé. Il rassembla vaguement son énergie pour défendre sa femme.

— Laisse tomber, Will. Lisette n'est pas séparatiste.

— Tes amis québécois séparatistes, s'obstina Will en français. Tes amis indépendantistes, séparatistes et souverainistes.

— Ton français est vraiment excellent, dit Lisette.

— Il faut être de son temps, dit Will. Il faut bien que je m'adapte à ma belle-sœur séparatiste et à ses charmants amis.

Les yeux un peu trop grands, Garth essaya de se moquer de ce que disait son beau-frère.

— Tu dois le reconnaître, dit-il à Lisette, là où est Will, là est la voie...

— Ils sont quand même charmants, non ? insista Will. Vous savez, ils sont mes amis aussi. Ils nous aiment tous, nos copains séparatistes. Pas vrai, Lizzie ? Tu n'apprécies pas les avantages économiques ? Pourquoi tu n'en parles pas à Garth, des avantages économiques ?

— Les Anglais font partie de la société québécoise, dit Lisette avec un peu de difficulté à articuler, mais sans s'impatienter, et nous sommes tous québécois, et moi je suis canadienne-*française* aussi...

Sa main trembla quand elle reprit son verre. Elle était complètement saoule à présent, même si ça ne paraissait guère. Elle continua :

— Je sais très bien que je vis au Canada. Je sais aussi

que je vis au Québec, et que le Québec est une nation...

Incapable d'en dire plus, elle reposa son verre et le fixa, découragée. Ils avaient déjà dit tout ça maintes fois, et ça ne signifiait plus grand-chose pour Will ni pour elle. Rien ne changerait. Personne n'allait se convaincre de quoi que ce fût. Brenda fumait toujours au bout de la galerie en les regardant. Elle se fichait totalement de la politique. Même de si loin, elle n'avait d'yeux que pour les bagues à diamant de Lisette, qui ne sentait que trop souvent les yeux de Brenda posés sur ses bijoux. Il lui arrivait même assez fréquemment d'éprouver une satisfaction méchante à l'idée que sa belle-sœur l'enviait. Brenda s'amenait, elle s'asseyait dans la maison, elle fumait et dévorait des yeux tout ce qu'elle n'avait pas. Pourtant, elle ignorait toujours le cardigan bleu.

D'un air de dérision, Will était en train de dire:

— Canadienne-française! Personne n'est plus canadien-français. C'est fini tout ça. Vous êtes tous québécois, Lisette, tu viens de l'avouer, et vous avez tous le nationalisme dans la peau.

Lisette buvait sans broncher. Garth mangeait toujours, mâchant avec une manière de prudence dans l'enthousiasme, à cause de son dentier. Will se retourna vers sa femme.

— Brenda, *for Christ's sake*, viens t'asseoir à table avec tout le monde...

Brenda s'approcha et se percha sur une chaise au coin de la table. Comme Lisette, elle leva un pied encore assez joli, à part quelques veines.

— ... et mets ce foutu chandail!

Will attendit qu'elle ait enfilé le chandail pour attaquer le sandwich compromettant qu'il avait devant lui. Pendant la trêve de mangeaille et de boisson qui suivit, le parfait silence de l'après-midi se fit plus pénétrant. Les fenêtres devaient être obstruées et l'homme au marteau, attablé aussi. Seul le petit vent du changement de saison, qui se frayait un chemin parmi eux, remuait les tensions

familières et les attisait. Le ciel commençait à se couvrir.

— Au fait, dit Garth, je crois que je ne vous ai jamais raconté la fois où on a engagé un joueur de cornemuse pour le mariage de Johnston. Il avait tellement bu qu'il s'est empêtré dans ses tuyaux. Il n'arrivait pas à ajuster les bourdons, alors McGregor, lui, eh bien...

Il leur avait déjà raconté l'histoire cent fois. Tout le monde savait qu'il y avait quinze ans que McGregor était mort d'une crise cardiaque, et que Garth en arriverait fatalement à cet épisode qu'il allait assaisonner de réflexions lugubres et fatidiques.

Si bien que Lisette se leva. Elle rassembla les bouteilles vides et les emporta à la cuisine. Comme ça, on ne s'apercevrait pas vraiment qu'elle allait se verser un nouveau verre. Elle s'efforçait d'éviter toute prise de bec avec Will, et ça lui demandait des trésors de réserve qui la décourageaient. Le gin lui procurait quelque temps une sensation de détachement, mais venait un moment où il avait l'effet contraire. Après coup, elle regrettait toujours d'avoir donné ses impressions. Et si elle arrivait tout juste à supporter Will, elle détestait carrément Brenda. Par-dessus tout, elle abhorrait la façon qu'ils avaient de changer sa maison à elle en chez-eux hors de chez eux. Tout l'été, ils s'asseyaient là et lui faisaient perdre son temps. Ils n'avaient donc rien à faire? Pourquoi fallait-il qu'elle les nourrisse tous les week-ends? Cette Brenda, avec ses airs désespérés et ses yeux creux!

À la cuisine, Lisette constata avec surprise qu'il ne restait plus une goutte de gin. Elle croyait qu'il en restait une bouteille presque pleine. La Légion royale canadienne avait dû mettre la main dessus la veille. Si bien qu'elle resta assise là un moment, à se demander où elle aurait bien pu en cacher une autre. Au moins, elle était seule. Il arrivait que Brenda la suive dans la cuisine, s'assoie et regarde partout, soufflant sa fumée en l'air et diffusant des ondes d'envie et d'amertume.

Un jour, Lisette avait demandé à Garth:

— Tu ne vois pas qu'elle est terriblement malheureuse?

L'air faussement innocent, il avait répondu:

— C'est certain, elle l'a toujours été. C'est une femme profondément insatisfaite. Rien n'a jamais été assez bon pour elle. Elle vit dans un autre monde.

Lisette, elle, vivait dans ce monde-ci. Elle savait qu'elle était à l'aise et même favorisée. Son mari gagnait de l'argent, elle avait une maison plutôt grande, elle pouvait acheter presque tout ce qu'elle voulait. Ce qui lui manquait, c'était du temps à elle. Au moins, se disait-elle, je ne lambine dans les parages d'aucune belle-famille pour m'approprier ses provisions et son temps. Qu'est-ce qu'elle attend de moi? Pourquoi ne pas rester chez elle?

La voix de Garth se fit entendre dans la galerie.

— Lisette...!

Voilà ce qui l'épuisait le plus dans tout ça. Elle ne pouvait pas organiser sa vie. Il voulait qu'elle reste collée à ses devoirs envers ses hôtes. Et ça continuait, du pareil au même, indéfiniment. Garth ne les renvoyait pas, et eux ne décollaient pas non plus. Elle se rongea un moment l'ongle du pouce, en suça le bout, puis se rappela qu'il y avait une bouteille de vodka sous les journaux à recycler. Elle la récupéra, versa un peu de vodka dans un verre et s'assit à la table de la cuisine.

Il s'était produit un contretemps bizarre quand Will avait vendu leur maison de Montréal. Ignorant tout du code civil, il n'avait jamais eu conscience de se marier sous le régime que les francophones appellent la communauté de biens. Sa femme avait dû contresigner les papiers. Devant la loi, à la plus grande surprise de Brenda elle-même, il avait dû reconnaître qu'il lui revenait la moitié de la somme, sur quoi Brenda, qui venait d'avoir soixante ans et commençait à toucher une retraite, s'était soudain sentie portée par un incroyable rêve d'indépen-

dance. Elle avait décidé de lui laisser le condo de Louiseville et de louer un appartement à Montréal.

À la fin de tout, une fois Brenda ramenée à la raison, Garth avait dit à Lisette :

— Naturellement, j'ai dû avoir une conversation avec elle, lui expliquer que les choses n'étaient pas si simples, qu'elle n'avait pas tant d'argent que ça. Tu sais, elle n'a jamais eu d'emploi, elle ne comprend rien à la valeur de l'argent. Elle croyait qu'elle pourrait avoir un endroit à elle toute seule !

Il avait roulé des yeux avec une grimace d'étonnement exagéré. Ah ces femmes à l'abri !

Toujours penchée sur la table de la cuisine, Lisette entendait Garth continuer à discourir dans la galerie. Pour lui, c'était parfait. Tout ce qu'il voulait, c'était un auditoire. Elle espéra tout de même qu'il les embêtait, eux aussi. Comme ça, ils rentreraient peut-être chez eux plus tôt, et elle pourrait tout bonnement s'étendre sur le divan berçant de la galerie et lire un livre. Du moins, s'envoyant de la vodka avec lassitude, c'était ce qu'elle s'imaginait en train de faire. La vaisselle attendrait. Tant qu'ils étaient là, impossible de lire : Garth l'appellerait et, d'un ton de reproche, lui demanderait de se montrer plus sociable avec les invités. Tant et si bien qu'elle se décida à emporter la bouteille de vodka et des bières supplémentaires dans la galerie.

— ...épousé une ceinture noire de karaté, racontait Garth, elle était comptable agréée, juste pour vous montrer que les gens les plus invraisemblables... étaient à coup sûr de la petite bière pour McGregor, fort comme un bœuf. Fort ? Mais le pauvre, il n'a survécu que deux ans après ça. Après tant d'années de solitude à se faire la cuisine...

Will avait repéré dans son assiette une olive noire et la fixait avec réprobation. D'un doigt prudent, il la mit de côté et éclaira leur lanterne :

— Vous ne savez pas? Ces affaires-là, ça endommage le cerveau.

— ...et c'était aussi un cordon bleu, expliquait Garth quand l'olive était arrivée sur le tapis, ...quoi?

— C'est vrai, ça endommage le cerveau, y a de l'acide sulfurique dedans.

— T'as entendu ça où? demanda Lisette.

— Je l'ai lu dans la *Gazette*, tu sais, Lisette, le journal anglais...

— Ouf...

— Ouais, ouais, un journal anglais, rien que des menteries, dis-moi pas.

Garth était toujours aux prises avec l'information nouvelle, qu'il assimilait en regardant l'olive. Il finit par se faire une opinion et s'esclaffa:

— Écoute, Will, hier soir, tu as bu facilement une demi-bouteille de gin, une bouteille et demie de vin et Dieu sait combien de bières. Et maintenant cinq bières ou à peu près, sans compter un gin tonic avant qu'on arrive ici, et tu t'inquiètes des dégâts qu'une *olive* peut faire au cerveau? J'ai comme l'impression que les dégâts sont déjà faits!

Lisette commençait à débarrasser la table. Will recula sa chaise loin de l'olive et se leva avec bruit. Un courant d'air plus froid, tournoyant, descendait des pins qui occupaient le sommet de la colline. Il déferlait sur la galerie au moment où montaient de la plage le cliquetis et le grincement de chaînes d'un bateau qu'on tirait au sec. Le soleil avait tout à fait disparu.

— Viens-t'en, Brenda, dit Will, on rentre à la maison.

— Attends, attends, je n'ai pas fini mon verre.

— Oh, *for Christ's sake*! D'abord tu veux les clés de la camionnette pour t'en aller, et maintenant tu ne veux plus partir. Lève-toi, Brenda, on s'en va.

— Hé, non, t'en va pas comme ça, dit Garth, hé, Will, reste encore une minute, tu sais bien que je plaisantais...

Lisette posa l'assiette qu'elle tenait et alla s'installer sur

le divan berçant avec son verre et la bouteille de vodka. Un moment, elle gesticula vaguement avec la bouteille, cherchant un endroit où la mettre. Puis elle la posa sur le plancher, sous le divan, et la poussa hors de vue. Le fatalisme passif qui la tenait à l'écart de l'altercation devait beaucoup à la quantité de gin et de vodka qu'elle avait absorbée, mais elle y trouvait aussi un soulagement. Ils s'en allaient, Dieu merci, et Garth n'arriverait pas à les retenir. Pendant ce temps, la mâchoire contractée, Garth regardait son beau-frère d'un air de rectitude offensée.

Brenda, toujours assise, était réduite à l'état de petit paquet. Elle frissonnait vraiment et les cernes noirs de ses yeux dévoraient le reste de son visage blême. Il était parfaitement clair qu'elle ne souhaitait rien d'autre que rester où elle était. Mais, Will étant déjà levé, elle posa son verre sur la table et se leva à son tour en tirant le chandail de Lisette sur sa poitrine.

Comme elle descendait les marches de la galerie, son mari, impatient, la poussa légèrement et lui fit perdre l'équilibre. Ce qui lui donna l'occasion de l'attraper par l'épaule, de lui crier dans les oreilles et de se racheter en la sauvant ostensiblement de la chute. Après quoi, dans une mise en scène à grand spectacle, on eut droit à son transport jusqu'à la camionnette et à l'ouverture de la portière, d'une main, pendant que, de l'autre, Will lançait littéralement Brenda à l'intérieur. Il ne se soucia même pas de fermer la portière. Il la laissa bâiller, fit le tour de la camionnette et se hissa au volant. Semblant se rappeler à la dernière minute qu'elle voulait rendre le chandail à Lisette, Brenda s'escrimait en même temps à s'en défaire et à fermer la portière. Voilà ce que Garth vit de la galerie avant que Will n'écrase l'accélérateur et que la portière ne claque d'elle-même. La camionnette fit un bond en avant. Elle s'éloigna en rugissant dans un échappement de poussière et de gravier, avec un bout de manche bleue qui flottait, coincé dans la portière.

Lisette, qui avait ignoré l'échauffourée du départ, récupéra la bouteille de vodka sous la chaise. Elle tremblait trop pour contrôler le débit; elle se versa un plein gobelet, le leva devant elle et, pensive, se mit à regarder au travers.

— De l'acide lactique, dit-elle, c'est de l'acide *lactique*. Moi aussi, je lis la *Gazette*.

Mais Garth ne parut pas l'entendre, ni voir qu'elle le regardait à travers le verre frais appuyé sur un œil. Elle voyait deux images de son mari assis à la table. Sur la première, il était en morceaux; sur l'autre, seulement brouillé. Elle n'arrivait pas à superposer les deux. Elle dit lentement:

— Eh bien, Garth, tu ne voudrais pas me dire ce que McGregor ferait? Les poings comme des marteaux-pilons, tu te rappelles?

Elle prononçait le «th» du prénom de son mari avec une détermination exagérée, à la perfection. Elle avala une larme de vodka et reprit sa position horizontale sur le divan en laissant pendre la main qui tenait le verre.

Assis à la table, hébété, Garth regardait ses mains. La journée avait tourné au froid et à la grisaille; un vent humide se levait. Un instant, au loin, on entendit une éruption de gravier suivie d'un bruit d'accélération. C'était Will qui tournait le coin du chemin de terre et s'engageait sur la grand-route. Puis le silence. Garth finit par prendre l'olive noire dans l'assiette de Will. «Un tueur, un vrai», se dit-il, découragé, en tournant l'olive entre ses doigts. Il la mangea et laissa le noyau sur la table. Quelques minutes passèrent, puis il se tourna vers Lisette. Le verre, qui penchait dans sa main, allait se renverser.

— Lisette...? dit-il, Lisette?

Mais les yeux de Lisette s'étaient fermés. Il fit entendre un tas de craquements en tirant ses jambes de sous la table et en s'extrayant du fauteuil d'osier, mais Lisette ne bougea pas davantage. Lourdement, il s'approcha d'elle sur la pointe des pieds et se pencha pour l'inspecter de près. Il évalua la situation lentement mais

complètement. Inconsciente, elle l'était vraiment. Garth n'en fut pas surpris, bien qu'il ait presque perdu l'équilibre en se penchant sur elle pour s'en assurer. Il s'était malgré tout redressé et, au moins une minute, il la regarda tristement. Puis il s'accroupit près du divan. Avec beaucoup de délicatesse et de précautions, il lui retira des doigts le verre de vodka. Avec effort, il s'agenouilla et étira le bras sous le divan, jusqu'à la bouteille. Enfin, lentement, mais avec une grande précision et d'une main étonnamment ferme, il reversa le verre plein dans la bouteille de vodka.

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Issenhuth